

## Oscar Milosz Trois Poèmes

### CANTIQUE DU PRINTEMPS

Le printemps est revenu de ses lointains voyages,  
Il nous apporte la paix du cœur.  
Lève-toi, chère tête ! Regarde, beau visage !  
La montagne est une île au milieu des vapeurs : elle a repris sa riante couleur.  
O jeunesse ! O viorne de la maison penchée !  
O saison de la guêpe prodigue ! La vierge folle de l'été  
Chante dans la chaleur.

• Tout est confiance, charme, repos.

Que le monde est beau, bien-aimée, que le monde est beau !  
Un grave et pur nuage est venu d'un royaume obscur.  
Un silence d'amour est tombé sur l'or de midi.  
L'ortie ensommeillée courbe sa tête mure  
Sous sa belle couronne de reine de Judée.  
Entends-tu ? Voici l'ondée.  
Elle vient... elle est tombée.  
Tout le royaume de l'amour sent la fleur d'eau.  
La jeune abeille,  
Fille du soleil,  
Vole à la découverte dans le mystère du verger ;  
J'entends bêler les troupeaux ;  
L'écho répond au berger.  
Que le monde est beau, bien-aimée, que le monde est beau !  
Nous suivrons la musette aux lieux abandonnés.  
Là-bas, dans l'ombre du nuage, au pied de la tour,  
Le romarin conseille de dormir ; et rien n'est beau  
Comme l'enfant de la brebis couleur de jour.  
Le tendre instant nous fait signe de la colline voilée.  
Levez-vous, amour fier, appuyez-vous sur mon épaule  
J'écarterai la chevelure du saule,  
Nous regarderons dans la vallée.  
La fleur se penche, l'arbre frissonne: ils sont ivres d'odeur.  
Déjà, déjà le blé  
Lève en silence, comme dans les songes des dormeurs.  
Amour puissant, ma grande sœur,  
Courons ou nous appelle l'oiseau caché des jardins.  
Viens, cruel cœur,  
Viens, doux visage ;  
La brise aux joues d'enfant souffle sur le nuage  
De jasmin.  
La colombe aux beaux pieds vient boire à la fontaine  
Qu'elle s'apparaît blanche dans l'eau nouvelle !  
Que dit-elle? où est-elle ?  
On dirait qu'elle chante dans mon cœur nouveau.  
La voici lointaine...  
Que le monde est beau, bien-aimée, que le monde est beau !  
La femme des ruines m'appelle de la fenêtre haute :

Vois comme sa chevelure de fleurs folles et de vent  
S'est répandue sur le chéneau croulant  
Et j'entends le bourdon strié,  
Vieux sonneur des jours innocents.  
Le temps est venu pour nous, folle tête,  
De nous parer des baies qui respirent dans l'ombre.  
Le loriot chante dans l'allée la plus secrète.  
O sœur de ma pensée ! quel est donc ce mystère ?  
Éclaire-moi, réveille-moi, car ce sont choses vues en songe.  
Oh ! très certainement je dors.  
Comme la vie est belle ! plus de mensonge, plus de remords  
Et des fleurs se lèvent de terre  
Qui sont comme le pardon des morts.  
O mois d'amour, ô voyageur, ô jour de joie !  
Sois notre hôte ; arrête-toi ;  
Tu te reposeras sous notre toit.  
Tes graves projets s'assoupiront au murmure ailé de l'allée.  
Nous te nourrirons de pain, de miel et de lait.  
Ne fuis pas.  
Qu'as-tu à faire là-bas ?  
N'es-tu pas bien ici ?  
Nous te cachérons aux soucis.  
Il y a une belle chambre secrète  
Dans notre maison de repos ;  
Là les ombres vertes entrent par la fenêtre ouverte  
Sur un jardin de charme, de solitude et d'eau.  
Il écoute... il s'arrête...  
Que le monde est beau, bien-aimée, que le monde est beau !

LA BERLINE ARRÊTÉE DANS LA NUIT

En attendant les clefs

- Il les cherche sans doute  
Parmi les vêtements  
De Thècle morte il y a tante ans –  
Écoutez, Madame, écoutez le vieux, le sourde murmure  
Nocturne de l'allée. . .  
Si petite et si faible, deux fois envelopée dans mon manteau  
Je te porterai à travers les ronces et l'ortie des ruines jusqu'à la haute et noire porte  
Du château.  
C'est ainsi que l'aïeul, jadis, revint  
De Vercelli avec la morte.  
Quelle maison muette et méfiante et noire  
Pour mon enfant !  
Vous le savez déjà, Madame, c'est une triste histoire.  
Ils dorment dispersés dans les pays lointains.  
Depuis cent ans  
Leur place les attend  
Au cœur de la colline.  
Avec moi leur race s'éteint.  
O Dame de ces ruines !  
Nous allons voir la belle chambre de l'enfance : là,  
La profondeur surnaturelle du silence  
Est la voix des portraits obscurs.  
Ramassé sur ma couche, la nuit,  
J'entendais comme au creux d'une armure,  
Dans le bruit du dégel derrière le mur,  
Battre leur cœur.  
Pour mon enfant peureux quelle patrie sauvage !  
La lanterne s'éteint, la lune est voilée,  
L'effraie appelle ses filles dans le bocage.  
En attendant les clefs  
Dormez un peu, Madame. – Dors, mon pauvre enfant, dors  
Tout pâle, la tête sur mon épaule.  
Tu verras comme l'anxieuse forêt  
Est belle dans ses insomnies de juin, parées  
De fleurs, ô mon enfant, comme la fille préférée  
De la reine folle.  
Enveloppez-vous dans mon manteau de voyage :  
La grande neige d'automne fond sur votre visage  
Et vous avez sommeil.  
(Dans le rayon de la lanterne elle tourne, tourne avec le vent  
Comme dans mes songes d'enfant  
La veille, - vous savez, - la veille.)  
Non, Madame, je n'entends rien.  
Il est fort âgé,  
Sa tête est dérangée.  
Je gage qu'il est allé boire.  
Pour mon enfant craintive une maison si noire !  
Tout au fond, tout au fond du pays lithuanien.  
Non, Madame, je n'entends rien.  
Maison noire, noire.

Serrures rouillées,  
Sarment mort,  
Portes verrouillées,  
Volets clos,  
Feuilles sur feuilles depuis cent ans dans les allées.  
Tous les serviteurs sont morts.  
Moi, j'ai perdu la mémoire.  
Pour l'enfant confiant une maison si noire !  
Je ne me souviens plus que de l'orangerie  
Du trisaïeul et du théâtre :  
Les petits du hibou y mangeaient dans ma main.  
La lune regardait à travers le jasmin.  
C'était jadis.  
J'entends un pas au fond de l'allée,  
Ombre. Voici Witold avec les clefs.

## BRUMES

Je suis un grand jardin de novembre, un jardin exploré  
Où grelottent les abandonnés du vieux faubourg ;  
Où la couleur misérable des brumes dit : Toujours !  
Où le battement des fontaines est le mot : Jamais...  
— Autour d'un buste ridicule qui médite,  
(Marie, tu dors, ton moulin va trop vite),  
Tourne la ronde des désespoirs du vieux faubourg.  
Entendez-vous la ronde qui pleure, dans le jardin noyé  
De brume aveugle, au fond du vieux faubourg ?  
Pauvres amitiés mortes, burlesques amours oubliées,  
O vous les mensonges d'un soir, ô vous les illusions d'un jour,  
Autour du buste ridicule qui médite,  
(Marie, tu dors, ton moulin va trop vite),  
Venez danser la ronde noire du vieux faubourg.  
La brume a tout mangé, rien n'est gai, rien n'irrite,  
Le rêve est aussi creux que la réalité.  
Mais dans le parc où vous avez connu l'été  
La ronde, la ronde immense tourne, tourne toujours,  
Amis que l'on remplace, amantes que l'on quitte...  
(Marie, tu dors, ton moulin va trop vite...)  
Je suis un grand jardin de novembre, au fond d'un vieux faubourg.

## LE CHANT DU CHEVALIER ZYDRAM

Comme les feux de joie ou d'alarme  
Sur les montagnes de la nuit, le cri du réveil  
De l'aigle des solitudes  
Ou des midis sur les haffs couleur de larmes  
La froide lumière du sommeil,

Ainsi soyez-vous, âme jeune au vol éblouissant,  
Vierge impériale envierée  
De chants, de vins et des soleils cruels et rieurs ;  
Déesse barbare, douce et terrible, dans l'encens  
Des foules futures, fumée de pleurs et des sueurs.

Sous les feuilles pourries de vos années mortes, mon cœur,  
Dans la boue des chemins oubliés,  
Dorment les os blanchis des amours et des amitiés,  
Des pires et des meilleures.  
Comme des pierres jetées au fond d'un lac nous sommes,  
Comme des parias lépreux parmi les hommes,  
Comme le pain empoisonné de la pitié.

La honte a craché sur notre blason.  
Comme les vieux corbeaux chauves dont l'horizon  
Est l'abri pour l'hiver, et la chair des cadavres le nid  
Sont les jours de la vie, solitaire agonie.  
- Comme la fuite des feuilles jaunies  
Dans les rouges bises des couchants d'automne est le son  
De votre nom.

Mais du sang est resté pour teindre l'oriflamme,  
Mais une corde encor frissonne au luth rouillé  
Qui saura pleurer et crier  
Le grand poème de l'injustice de la faim,  
Et cette vieille épée rongée de lune  
Se souvient encore du pauvre,  
De la veuve et de l'orphelin.

Un regard pour notre bon vieux château de misère,  
Une oraison por la croix vermoulue  
Du chemin fourchu,  
Le néant dans le cœur, les yeux brûlés de bise noire,  
Dans la barbe de rouille l'odeur  
D'un vin amer,  
Descendons vers la vie : elle nous dira nos devoirs.  
Tant qu'il reste un espoir d'adorer ou de croire,  
Une barrique ou deux de vin à boire,  
Le maigre chevalier Zyndram n'est pas perdu.

Car le pire destin est plus que la mer !  
Si tu pleures ou ris sur le sépulcre vide  
De ton cœur ; si tu crains tes mains de parricide  
Et si les doigts sanglants des froides Euménides  
Du dégoût ont blessé la harpe de tes nerfs.

Lève-toi l'air est jeune et l'eau brille de brises  
Et les joies de jadis soupirent dans l'écho.

Ciens-toi d'amour ardent pour ceux que tu méprises :  
Le monde est tien, comment peut-il n'être pas beau ?  
Ressucite, et que sur le Rhin des larmes grises  
Le cygne éblouissant et la blanche devise  
Leur annoncent enfin le reour du héros !

Comme le moment de la colonne de sable dans le désert,  
Comme le cri de l'éclair tombant dans la mer  
Ainsi soit chacun de vos moments, mon âme  
De chevalier et de barde,  
Désormais.

- Les clairons crient, la chevelure de flammes  
Des montagnes épouvante là-bas la nuit barbare. . .  
Oui, oui ! il nous reste encore quelque chose à aimer !